

**LA
MER
SALÉE**

UN JARDIN APRÈS L'ORAGE

Ève Gabrielle

Roman

**Un Jardin
après l'orage**

De la même autrice :

La Petite aux aigles, roman, Éditions Anne Carrière, 2003

« Bordeaux, août 2050 », feuilleton, *Revue Far Ouest*, 2017

La Part cachée du monde, roman, La Mer Salée, 2021

« La Cité imaginée » dans l'ouvrage collectif *Les Utopiennes, des nouvelles de 2043*, La Mer Salée, 2023

Ève Gabrielle

Un Jardin après l'orage

Éditions La Mer Salée

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

ISBN : 979-10-92636-70-3

© Éditions La Mer Salée, 2026
23, boulevard de Chantenay, 44100 Nantes

*Aux âmes qui veillent,
et survivent aux tempêtes.*

*J'ai ancré l'espérance
Aux racines de la vie.*

Andrée Chedid

1^{er} mars

Je me souviens de la lumière dans les yeux gris de ma mère. Une étincelle, une vieille lanterne qui se remettait à clignoter en toussant et en crachant.

« Totor, ça y est, on a un jardin ! »

J'ai posé la manette de mon jeu et je l'ai observée entre deux mèches de ma tignasse bouclée. À cette époque, ma mère et moi, on vivait dans un appartement de trente mètres carrés au troisième étage de la cité des Coquelicots. Je ne sais pas qui avait eu l'idée de ce nom parce qu'il n'y avait pas le commencement d'un morceau de terrasse, et nos deux fenêtres donnaient sur les devantures taguées des quatre commerces du quartier : le tabac-pressé, la coiffeuse, la boulangerie et le supermarché. Aucune chlorophylle en vue, à part le pot de persil de notre voisine d'en face, Mme Sanchez.

Ma mère a envahi mon coin, une chambre aménagée dans l'ancien garde-manger derrière la cuisine. C'était un espace un peu trop grand pour les conserves, un peu trop petit pour les adultes, mais assez large pour un gars comme moi. Quand j'étais petit, on dormait tous les trois dans la même chambre, ma mère, Béatrice, mon père, Ozan, et moi. Et puis,

la maladie de mon père avait débarqué. Au début, on avait voulu faire comme si de rien n'était. On feintait. On riait fort avec lui pour éloigner les mauvaises pensées. On guettait les moments où il allait mal. La nuit, il criait, maman se levait sans bruit pour lui donner ses calmants, et je faisais l'enfant qui dort. Mais parfois, le matin, ça sentait l'urine et ça me foutait le cafard. Un jour après des mois comme ça, j'ai dit : « Mon pote Momo, au moins il a une chambre à lui. » Maman s'est mise à pleurer. Et moi aussi.

Alors elle a eu l'idée de la chambre dans le garde-manger. On a passé une journée entière à vider la pièce. Elle était pleine comme un œuf parce qu'on achetait tout en promo. Ma mère collectionnait les étiquettes sur les tickets de supermarché et les bons d'achat sur les prospectus. La veille du jour des courses, le vendredi, elle faisait la liste de tout ce qu'on pouvait acheter. Le samedi matin, on partait remplir notre chariot. Je me prenais pour un chasseur de trésor ! On débarquait dans les rayons, l'œil aux aguets, les doigts alertes et l'esprit vif. Il fallait dégoter les meilleures affaires. En haut, en bas, on examinait tout. Rien ne devait nous échapper. Des champions de la calculette, des conquérants du pouvoir d'achat. Si une émission de télé réalité avait eu la bonne idée de s'appeler « Qui veut économiser des millions ? », on aurait gagné. On prenait les pots familiaux, les boîtes maxi, le grand pack de pâtes avec le deuxième gratuit.

En vidant nos réserves, j'avais été impressionné. Il y en avait partout : sur la table, sous la télé, jusque derrière la cuvette des toilettes. On avait retrouvé plusieurs conserves périmées au fin fond de la pièce. On aurait pu ouvrir deux épiceries.

Finalement, maman a dit : « On n'a pas besoin de tout ça » et on a donné la moitié de notre stock à l'épicerie solidaire

Poil de Carottes. Pendant des mois, on a mangé des pâtes familiales de toutes les formes et de toutes les tailles assis sur des boîtes de cassoulet.

Et je me suis installé dans l'ancien garde-manger.

C'était petit mais ça sentait bon les barils de lessive en promo. J'ai rangé mes affaires sur les étagères. C'était un événement pour moi. Je ne faisais que traverser notre salon-salle-à-manger-cuisine mais j'avais l'impression d'emménager dans un nouvel appartement. Comme dans mon jeu, j'ai refait toute la déco sauf que là c'était pour de vrai. J'ai collé fièrement les cartes Pokémon que j'avais gagnées à l'école et quelques-unes que j'avais empruntées sans prévenir leurs propriétaires, et le poster que j'avais dessiné à partir d'une image trouvée sur Internet. Maman a cousu des rideaux à partir d'un drap presque neuf récupéré près d'un conteneur. C'est fou ce que les gens jettent. Avec un peu d'imagination, ça faisait vraiment une chambre convenable. Enfin, de mon point de vue. Je n'invitais jamais personne chez moi alors je ne savais pas ce qu'en aurait pensé Momo.

Donc ce fameux jour de l'étincelle dans les yeux, ma mère secouait une lettre. « C'est la mairie ! » Elle dansait presque. « Ils nous donnent un jardin. Là, regarde, c'est écrit : *« À Madame Béatrice Sarochar »*. C'est moi ! » Les pompons à plumes de ses savates roses se tortillaient dans tous les sens. Ça faisait de l'air autour de moi. Ma mère avait plusieurs paires de chaussons, alignées dans le placard de l'entrée. Elle les usait avec méthode. Lundi, elle enfilait les Crocs lavables parce que c'était jour des poubelles. Mardi, mercredi et jeudi elle optait pour les savates noires à moumoute parce que « c'est pratique, ça va avec tout ». Vendredi et samedi, elle mettait les vieilles charentaises, parfaites pour délasser les jambes parce qu'elle s'était mise à faire le ménage chez les

proprios des quartiers d'échoppes au début de la maladie de mon père et ça la fatiguait beaucoup. Et dimanche, c'était jour des savates à plumes, « une folie » comme elle disait quand ça lui arrivait de craquer pour des choses inutiles et hors promo. Elle ajoutait avec un air philosophe en citant une phrase notée par mon père sur un papier collé dans les toilettes :

Les folies, c'est les seules choses qu'on ne regrette jamais.

Oscar Wilde

Ozan Sarochar, bouquiniste, avait collectionné de son vivant les citations comme ma mère collectionnait les tickets de promo. Chaque soir, il recopiait avec soin les pensées qu'il avait ramassées durant la journée, sur des cahiers d'écoliers. Il offrait des moments de lecture à ses clients, sa famille et ses amis, avec un bon talent d'orateur, l'œil vif et le sourire complice. Moi-même, je l'écoutais avec ferveur, notant ses façons de parler, gardant en mémoire les tournures de phrases que je répétais avant de m'endormir. À sa mort, ma mère avait conservé ses carnets, couverts d'une écriture élégante, dans un de ses vieux cartables. L'objet attendait dans l'entrée, à côté de ses savates bleues en faux cuir, qu'elle n'avait jamais pu se résoudre à jeter. C'était à la fois étrange et rassurant de les trouver là chaque jour, prêtes à reprendre du service. L'amour d'Ozan Sarochar pour les poètes et les écrivains avait débordé jusque sur les murs de notre appartement, couverts d'extraits de journaux qu'il avait découpés et collés avec soin. Les plus grands noms de la littérature côtoyaient ceux de poètes confidentiels dont personne n'avait jamais entendu parler. Leurs pensées formaient un patchwork de joie, de révolte et d'espérance sur notre papier peint démodé.

L'âme de mon père survivait dans cette mosaïque spirituelle que je connaissais par cœur. Il m'avait filé le virus des mots.

« Totor, tu m'écoutes ? » Elle m'a regardé avec l'air qu'elle prenait quand j'en avais marre d'écouter ses histoires de la Cité.

Je ne savais pas quoi répondre.

« Cent vingt mètres carrés, tu te rends compte !? » Ça faisait quand même presque quatre fois la taille de notre appartement.

« C'est où ? »

— À cinq minutes d'ici en allant vers le fleuve, derrière le chantier. »

Je voyais la zone dont elle parlait. Je croyais qu'il n'y avait rien là-bas à part des herbes sauvages, du verre cassé et des vieilles machines à laver abandonnées. Mais en y repensant, je me rappelais avoir aperçu une brouette, une fois.

« Qu'est-ce qu'on va faire d'un jardin ? » Elle m'a regardé avec ce même air ravi. « Un potager ! »

Elle sautait d'un pied sur l'autre, j'avais l'impression qu'elle allait se mettre à planter des graines entre les fleurs usées de mon vieux tapis de laine.

J'ai réfléchi cinq minutes, puis j'ai demandé : « Y a l'électricité ? »

— Non... Oui. Peut-être. »

J'ai soupiré. Elle m'a caressé les cheveux.

« Allez, ça te fera du bien de sortir un peu. »

— M'an, c'est bon. »

J'ai repoussé sa main.

Elle a fait un pas en arrière, le poing droit sur la taille.

« Tu viendras m'aider ? »

— M'an, j'ai jamais fait de potager !

— Moi si, un peu, avec Aitona... »

Aitona, ça veut dire « grand-père » en basque.

« On apprendra. Tu sais qu'on a de la chance ? Il y a beaucoup de monde sur la liste d'attente. Le jardin sera libéré à la fin de la semaine. Il me faudra de l'aide. Tu viendras ? »

J'ai pas répondu. Elle est restée vissée au mur. Elle était petite mais forte, avec de larges hanches contre lesquelles j'adorais me coller, enfant.

« Si on se débrouille bien, ça nous fera économiser pas mal tous les mois. Depuis que ton père nous a quittés, c'est pas évident.

— Ouais M'an, je sais... »

Au début de la maladie de mon père, mes parents avaient rendu les clefs de la boutique qu'ils tenaient ensemble et tout l'argent de la vente des livres était passé dans le remboursement des dettes. Béatrice Sarochar avait commencé à faire des ménages pour pouvoir s'occuper d'Ozan et payer les factures. J'ai souri de mon plus beau sourire, celui que je faisais à la fête de l'école primaire quand on présentait nos spectacles devant les parents. C'était pas facile pour elle mais c'était pas facile non plus pour les gars comme moi, trop maigre, trop chevelu, trop bon élève, avec une peau dégueulasse et des phrases de vieux poètes plein la bouche. Ma mère pensait que ma vie se résumait à écouter des profs toute la journée et à réviser mes leçons le soir pendant qu'elle se crevait à travailler pour nous faire vivre tous les deux. La réalité ne se passait pas comme elle l'imaginait.

Elle a ouvert la fenêtre qui donnait sur la cour arrière de l'immeuble. Le bruit des moteurs de la rocade s'est engouffré dans mon coin en même temps que la brise du printemps.

« Ça sent un peu la transpi ici. Faudra penser à te laver ! »

J'ai haussé les épaules, secoué ma frange sur mon visage et remis mon casque.

Ma mère a quitté la pièce.

J'avais pas dit oui pour le potager mais je savais qu'elle lâcherait rien.

Le mercredi suivant, elle a enfilé ses savates noires à moumoute et elle est venue me rejoindre dans la cuisine. J'étais en train de préparer le dîner.

« Comment ça s'est passé aujourd'hui ?

— Bien.

— Et le contrôle de maths ?

— C'est chill. »

Elle a souri d'un air fatigué en se tenant le dos.

« Comment ça va, ton front ? » Elle a relevé ma crinière brune et j'ai fait un mouvement de côté. Je n'aimais pas qu'on touche à ma peau abîmée ni à mes pustules. Elle a massé ses jambes endolories. J'ai égoutté les spaghettis. Il y en avait une montagne. Je lui ai servi ses pâtes avec un filet d'huile comme elle les aime et j'ai versé le reste dans mon assiette.

« Tout ça !

— Ouais. J'ai la dalle.

— Tu manges comme un ogre en ce moment. »

Elle a goûté son plat. « C'est bien cuit, bravo.

— Merci. »

Depuis la mort d'Ozan, j'avais pris l'habitude de faire la cuisine.

« Il reste du gruyère ?

— Non. »

Le frigo était vide. On a commencé à manger en silence comme on faisait tous les soirs. C'était un silence apaisant, plein du souvenir des repas qu'on avait partagés avec mon père.

« Quand on aura nos légumes, je f'rai des conserves de sauce basquaise et je t'apprendrai la recette. Tu verras, c'est facile à faire. Et puis c'est bon pour la santé. »

Elle est allée chercher un livre épais qui ressemblait à une vieille bible.

« C'est le livre d'Aitona, regarde ! » J'ai tendu le cou. « Qu'est-ce que c'est ? *Guide Clause, traité pratique du jardinage.* »

La couverture, beige sale avec des photos passées de radis, de fleurs et une maison couverte de plantes, ne me disait rien du tout. Ça ressemblait aux vieux ouvrages qu'on trouvait dans le CDI du lycée.

Elle le caressait doucement.

« Si on s'dépêche de planter, on pourra avoir des tomates, des salades, des betteraves, des carottes, du chou, du persil et des oignons. Regarde ! »

Elle m'a tendu son bouquin et moi je pensais aux kilos de carottes et de betteraves qu'on allait devoir manger cet été. « Et des fraises, aussi. » Ça m'a un peu remonté le moral.

Le livre sentait la poussière. Les pages étaient couvertes d'images et de textes écrits en tout petit avec des dessins et des calendriers compliqués, des tas de mots soulignés par mon grand-père et des explications dans les marges. Ses lettres serrées notaient l'essentiel avec une économie de mots. Rien ne sortait du cadre, tout était concentré sur l'aspect technique de la réalité.

« Semez les fleurs annuelles... »

Je me suis interrompu.

« C'est quoi des fleurs annuelles ? »

Ma mère a plissé les yeux. Elle réfléchissait.

— ... Une fleur qu'on plante tous les ans ? »

J'ai acquiescé. J'ai repris la lecture.

— ... qui réclament à cette époque la culture sous châssis... »

Je me suis arrêté encore.

« C'est quoi un châssis ?

— Ah ça... attends, j'ai oublié »

Elle a cherché la définition sur son téléphone et l'a lue à voix haute : « cadre destiné à maintenir en place des planches, des vitres, du tissu, du papier. »

J'ai fait comme si ça me paraissait clair mais j'étais pas certain d'avoir compris le rapport. J'ai continué la lecture.

« ... soit parce que la température n'est pas assez élevée pour assurer leur bonne germination en pleine terre, soit pour avancer l'époque de leur floraison. »

J'ai soupiré. Je voyais pas comment on allait faire pousser des vrais légumes avec ces mots-là. Je n'y connaissais rien en feuilles et en graines. On n'avait pas une seule plante verte dans l'appartement. Toutes celles qu'on plantait crevaient au bout de deux mois.

Elle a repris son bouquin.

« Je récupère les clefs du jardin samedi prochain. Tu m'accompagneras ? »

Je savais qu'elle allait me demander ça. J'étais quand même un peu curieux de le découvrir, ce jardin.

« Je veux bien venir pour cette première fois. Je vais pas te laisser y aller toute seule ! »

Elle a souri, puis elle a plongé le nez à son tour dans les pages remplies de schémas.

5 mars, tombée de la nuit

La petite renarde se tenait immobile au milieu du roncier, la truffe en avant et les oreilles dressées. Elle avait somnolé toute la journée, tapie dans les herbes sauvages qui bordaient le fleuve. Maintenant, la faim lui creusait l'estomac. Les derniers rayons du soleil, filtrés par les ronces, jetaient une lueur terreuse au sol. Bientôt il ferait nuit mais peu lui importait. L'obscurité naissante la protégeait. Son fin museau captait l'odeur des êtres qui se mouvaient autour d'elle. La renarde flairait les corps dans l'enchevêtrement des tiges et des brindilles. Son ouïe fine percevait le piétinement des pattes minuscules sur les feuilles. Certaines, légères et rapides, d'autres plus lentes et pesantes, d'autres encore, glissantes, presque inaudibles et pourtant perceptibles dans le silence en éveil. Elle pouvait entendre un mulot grincer à trente mètres. Tapie dans son coin, elle écoutait et humait l'air du crépuscule pour savoir qui se promenait dans cet espace délaissé par les humains. Elle savait qu'un chat ondoyait dans les broussailles, à quelques mètres de là. Lui aussi chassait dans l'ombre.

L'appétit aiguisait ses sens. Elle avait de plus en plus faim à mesure que les jours passaient et que son ventre s'arrondissait. Elle ne pouvait désormais plus se satisfaire des vers, des restes de pizzas et de fromages qu'elle chapardait la nuit dans les poubelles de la Cité. Son estomac réclamait de la chair fraîche. La veille, elle avait attrapé un campagnol dodu qui sortait de la cave d'un immeuble, et, l'avant-veille, une dizaine de hannetons juteux et croquants. Elle dévorait aussi les os des côtelettes, les tranches de jambon périmé avec les asticots et même des semelles de cuir qu'elle trouvait sur son chemin.

La petite renarde suivait son instinct. Tandis qu'elle écumait son territoire en quête de nourriture, elle cherchait un refuge pour mettre au monde ses petits. Elle explorait les bords de l'eau, les palettes, les tuyaux des canalisations, la base creuse des arbres, les terriers abandonnés, les recoins secs, à l'abri du vent, tout ce qui se trouvait dans les frontières de son domaine. Elle aimait la berge sauvage située au-dessus des eaux, isolée de la ville et fréquentée par les lapins. C'est là qu'elle était née, trois ans plus tôt. Elle y avait fait ses premiers pas, joué avec ses frères et sœurs, vécu les premiers émois de sa vie. Elle était en quête d'un lieu tranquille avec un espace dégagé pour se faire rôtir les poils au soleil, proche d'un accès facile à la nourriture. C'est la raison pour laquelle elle ne négligeait pas les caves et les espaces situés sous les bâtiments de la Cité, repaires favoris des rongeurs.

Depuis plusieurs semaines, elle traînait dans les jardins. Elle avait repéré le roncier et une cabane enfouie dans une intense végétation lors d'une chasse au lapin. L'ensemble se trouvait au milieu des potagers, ce qui garantissait une abondance de proies faciles, l'accès aux fruits et aux vers

roboratifs qui pullulaient dans les composts. L'examen des nombreuses crottes et des odeurs d'urine lui avait livré de passionnantes indications sur les individus qui occupaient le terrain. Elle connaissait leur taille, leur sexe, leur humeur, leur état général de santé et bien souvent le goût de leur chair. Elle avait visité l'intérieur de la cahute en se faufilant à travers un trou creusé sous le mur, et son odorat entraîné lui avait confirmé l'absence de présence humaine depuis un long moment. L'ancien propriétaire avait abandonné là des couvertures et de vieux tissus qui formaient un nid douillet, et la renarde s'y sentait bien. Elle s'y était réfugiée lors d'une tempête et savait que l'endroit la protégerait des intempéries et des vents violents. Mais les allées et venues autour l'inquiétaient. Les éclats de voix, les aboiements des chiens et surtout le rugissement des machines lui faisaient peur. Elle hésitait à y installer sa tanière. La petite renarde avait appris à craindre les humains. Elle prospérait grâce à leurs déchets, leurs fruits et leurs plantations mais redoutait leurs colères et leur sauvagerie. L'histoire avait inscrit la méfiance dans ses gènes. Elle excellait dans l'art de se rendre invisible. Mi-reine, mi-clocharde, elle vivait cachée, libre mais sans cesse à l'affût. Son existence clandestine se déployait dans les marges et les passages secrets de la ville. Elle était l'âme des friches urbaines, l'esprit des fourrés.

La petite renarde avait connu bien des épreuves avant d'arriver au seuil de ce printemps riche de promesses. Née la première, elle était la plus curieuse de sa fratrie. Un matin, alors qu'elle n'avait que quelques semaines, elle s'était risquée à l'extérieur pour aller découvrir le monde. Le dehors, le soleil, le printemps, tout l'appelait si fort. Ses compagnons de jeu dormaient encore, blottis dans le cocon de mousse et de poils que leur mère avait fabriqué pour eux.

La lumière, l'odeur de la sève, le chant des oiseaux, tout la ravissait. Elle avait joué avec une libellule, couru à perdre haleine. Le temps avait filé. À son retour, elle avait trouvé une rangée de longues pattes à l'entrée du terrier. Elle s'était approchée, intriguée. C'était la première fois qu'elle voyait des jambes. Les hurlements de ses frères et sœurs l'avaient figée dans son élan. Sa mémoire avait imprimé l'odeur de leurs urines, mêlée aux excitations des voix, tandis que leurs yeux bleus de bébés clignaient dans la lumière du jour, tandis qu'ils se débattaient, leurs corps tendres extirpés du terrier, exposés aux rires, jetés au sol et tenus par des choses longues et brillantes, frappés jusqu'à ce que la peau cède et que leurs chairs explosent. Chaque cellule de son être avait enregistré le sentiment d'épouvante qui l'avait maintenue figée, plaquée au sol dans les broussailles, attendant la fin du carnage. En quelques minutes, son monde avait volé en éclats, emporté par un tourbillon de violence. Depuis, elle avait développé une étrange fascination pour les bipèdes de la Cité. Elle les craignait tout autant qu'elle les épiait, tapie dans l'ombre, les failles et les buissons. Elle volait leurs chaussures, leurs sacs, leurs objets, écoutait le rythme et la mélodie de leur babil sans le comprendre. Elle les regardait sortir de leurs cavernes carrées, marcher, rire, danser dans leurs lumières vives. Ils brûlaient d'une énergie qui l'attirait, la fascinait et l'effrayait tout à la fois. Tous ne lui voulaient pas de mal, elle le savait. Certains, même, lui offraient de la nourriture et des écuelles remplies d'eau lorsque la canicule embrasait la ville. Elle se fiait à son instinct, acceptait parfois leurs offrandes. Mais la plupart du temps, elle les fuyait avec soin, calant ses mouvements à rebours des leurs, vivant la nuit et dormant le jour, guettant le bruit de leurs conversations, de leurs engins et de leurs

musiques pour savoir quand dormir et quand chasser, où manger et où se reposer.

Sa mère, absente le jour de l'attaque, avait survécu. Quand elle avait accueilli une nouvelle portée onze mois plus tard, la rescapée avait participé au nourrissage des jeunes avec les autres renards du territoire et cette période l'avait remplie de moments doux et de félicité. L'année suivante, elle avait donné naissance à son premier renardeau. Courageuse, affectueuse mais sans expérience, elle avait tenté de l'élever en cachette dans une tanière à part. D'instinct, elle avait su qu'elle ne respectait pas les règles de son espèce. Seules les renardes dominantes peuvent se reproduire. Le petit n'avait pas survécu, tué par les autres adultes. Une fois encore, elle avait accepté d'allaiter les nouveau-nés de sa mère. À la mort de celle-ci et malgré sa petite taille, elle avait enfin commencé à régner sur le secteur. Là vivaient une autre femelle au pelage clair, deux jeunes de l'année passée et une vieille renarde à l'oreille déchirée. Chacun des membres de ce clan informel déposait les traces olfactives de son passage aux quatre coins de la zone, comme des messages adressés aux suivants. Le renard dominant quadrillait le territoire de son urine, inscrivait inlassablement les frontières sur les troncs d'arbres, les berges, les chemins. La renarde sentait son odeur partout autour d'elle. Il arpentait les jardins et les bords du fleuve, reconnaissable de loin à sa queue cassée, et venait parfois à sa rencontre avec une tranquillité familière. Elle le croisait la nuit, occupé à pister le lapin. La cabane se situait en plein cœur de leur domaine et c'était une des raisons pour laquelle la reine vulpine convoitait l'abri.

Un corbeau croassa dans le crépuscule, une aile claqua. La petite renarde écoutait, moustaches à l'affût, attentive au

langage des oiseaux. Les êtres du ciel offraient de précieux renseignements sur la présence des êtres du sol, leurs déplacements, leurs arrêts. Les restes de pluie crépitaient le long des branchages, frappaient la terre comme un tambour. Ses coussinets et ses orteils, quatre pour les pattes arrière, cinq pour les pattes avant, enregistraient les vibrations du sol. Comme tous les goupils, elle ne distinguait pas la couleur rouge, ni orange, ni aucune variante entre les deux, mais l'univers sensible autour d'elle la renseignait sur la position de ses proies bien mieux que sa vision. La renarde se fondait dans l'atmosphère, concentrée sur un bruit discret et saccadé. Quelqu'un, tout près, croquait avec gourmandise une jeune herbe de printemps. Elle rampa lentement. Le bruit de mastication cessa. Elle s'arrêta. Le grognement d'un moteur recouvrit la langue basse, presque silencieuse, des jardins et, durant quelques minutes, le peuple des herbes sauvages ne s'entendit plus vivre. Une voiture démarra dans un vrombissement énervé et tout le monde retourna à ses activités. La rouquine dressa les oreilles. Le bruit avait repris. Quelque part dans le roncier, des petites dents dévoraient une tige avec bonheur. Elle s'avança encore, à pas lents et feutrés, prenant garde de ne pas froisser les feuilles avec ses griffes. Une chouette lança un cri aigu et rond depuis la plus haute branche d'un peuplier. Ce fut le moment que choisit la renarde pour bondir. Son corps souple se détendit comme un ressort. Elle atterrit avec un bruit sourd tandis que le dîner convoité se jetait dans un trou et disparaissait dans le monde souterrain. Elle se replia dans son tunnel de ronce, dépitée. Le poids de son ventre lui jouait des tours.

Plus rien ne bougeait désormais autour d'elle et elle savait qu'il lui faudrait déployer encore des trésors de patience

pour espérer manger de la chair tendre. Elle quitta le roncier et, n'y tenant plus, alla croquer quelques vers gras qui se tortillaient dans les composts, encore pleins de l'humus qu'ils venaient d'avaler.

8 mars, matin pluvieux

Béatrice Sarochar se tenait au milieu de son carré potager de six mètres sur vingt, les bras en croix tel un capitaine à la proue de son navire. Les herbes folles lui arrivaient aux hanches. Elle flottait au-dessus d'une mer d'épines. À l'entrée du jardin, je me taisais. Le gris du ciel me coulait le long du nez, dans le cou et jusqu'aux creux des os. Je tirais sur mon sweat pour me réchauffer. Chaussée de ses bottes flambant neuves, ma mère explorait son domaine. Le chapeau de paille rouge, acheté en soldes l'été précédent, défiait la pluie froide. Les gouttes rebondissaient sur les bords, s'écartaient de son visage avec respect, aspergeaient le fouillis végétal d'une rosée conquérante. Elle avançait d'un pas décidé, enjambait les barbelés de ronces, repoussait les pieds de chaises rouillées, explorait la cabane au fond du jardin.

« Ah tu vois, je t'avais dit : c'est grand ! »

J'observais les rangées de plumeaux verts bien élevées dans les jardins situés de part et d'autre du vaste rectangle qui nous avait été attribué et je pensais au plaisir sadique de l'agent municipal qui avait inscrit notre nom en face de cette marée de broussailles. Les plantes voisines semblaient

toiser notre carré avec mépris et je me sentais encore plus minable que d'habitude. Mais Béatrice Sarochar nageait en plein rêve. Ses racines campagnardes, longtemps contenues entre les murs de notre minuscule appartement, repoussaient ici à toute allure.

« Ah là là, ça me rappelle Aitona et son potager derrière la maison à Mendive. » C'était le village d'origine de ma mère, en plein cœur du Pays basque. « Tous les jours, il s'levait tôt, il s'enfilait un café, chaussait ses bottes et puis il s'allumait une clope et partait jardiner. Quand j'ai été assez grande pour porter un arrosoir, il m'a demandé de l'accompagner. Qu'est-ce que j'étais fière ! »

Elle examinait les outils rouillés que le précédent propriétaire avait généreusement laissés. Elle brandit ce qui ressemblait au trident de Poséidon, le dieu des mers et des océans de *L'Iliade* et *L'Odyssée*, deux des récits préférés de mon père. La voix grave d'Ozan avait bercé mon enfance de mythes, d'aventures et de contes fantastiques. Le soir venait avec ses livres. Dès les premières phrases, l'espace se dilatait : tantôt sombre, traversé de menaces, de peurs et d'adversaires cruels, tantôt éclairé d'une espérance tenace, portée par des héros plus courageux que la nuit.

« Une griffe à trois dents. Avec un peu d'huile de coude, elle s'ra comme neuve. »

J'étais sceptique.

Ma mère extirpa un autre objet à la forme incertaine.

« Une binette pour attaquer les mauvaises herbes ! »

Le bout métallique se détacha du manche.

« Bon, celle-là est un peu vieille et abîmée, mais en la réparant, on peut peut-être encore s'en servir ? »

Mais qui allait la réparer ? Chez nous, la nouvelle cuvette des toilettes attendait d'être installée depuis trois ans,

encore emballée dans son plastique barré de la mention « grosse promo ».

« Regarde Totor, je crois que c'est un pommier ! On voit les fruits pourris au sol. Et ça, ça ressemble à un prunier. Quand j'étais enfant, on faisait des confitures et des tartes à la quetsche avec grand-mère.

— C'est quoi, ça, la quetsche ? »

Ses yeux pétillaient.

« Une espèce de prune violette, et jaune à l'intérieur. C'est délicieux !

— Des prunes violettes ? »

J'avais envie de prendre mes jambes à mon cou, attraper ma mère par la main pour la ramener à la maison. Je rêvais de retourner jouer dans mes forêts de pixels, m'enterrer tranquille au fond de mon placard. Mais l'imagination de Béatrice Sarochar nous transportait dans un avenir radieux, fait de confitures de prunes violettes, de sauce tomate du jardin et de matinées de bêchage à siffloter dans notre nouveau potager. L'expression de sa gaieté, si rare, m'étonnait, m'empêchait de fuir.

« Viens, Totor, approche-toi ! »

Je restais planté à côté du piquet dégoulinant, aussi raide et enthousiaste qu'un tronc mort. Mes yeux allaient et venaient, cherchaient des repères connus. Tout allait dans tout. Sur plusieurs centaines de mètres, les jardins accolés les uns aux autres formaient un bazar de plantes, tuteurs et cabanes, de pergolas, d'arbres fruitiers et de tables, avec une folie qui m'effrayait. Autour, de grands arbres composaient un mur épais, prolongé par les façades sales des immeubles de la Cité. Les nuages sombres barraient l'horizon. Le cœur du fleuve battait au rythme de la pluie. L'odeur de vase me piquait les

narines. Au bout du potager, le chapeau rouge de ma mère continuait sa danse dans le paysage maussade.

J'aperçus une mèche rousse accrochée à une ronce. Elle traînait là, fine et emmêlée, arrachée sans doute. À qui ? Machinalement, je la cueillis et la glissai dans ma poche.

« Salut mon p'tit gars ! »

Une voix un peu sèche mais pleine d'énergie traversa le crachin. La femme qui m'avait appelé « mon p'tit gars » faisait vingt centimètres de moins que moi. Elle me dévisageait depuis la parcelle mitoyenne. Deux jambes maigres sortaient d'une robe de la même couleur que ses poireaux, raison pour laquelle je ne l'avais pas vue. Elle portait des sandales de cuir, pieds nus dans l'air humide et froid. Un pansement rose couvrait son tibia, aussi pâle qu'un blanc de poulet cuit. Ses bras décharnés pendaient au bout d'épaules voûtées. Le haut de son corps était couvert d'un gilet mal tricoté dont sortait un cou blafard surmonté d'une tête emballée dans une capuche de pluie. Au milieu de ce paquet de plastique transparent, les yeux, très vifs, semblaient capter le moindre souffle de vent.

« C'est le jardin du Saïd qu'y vous ont donné. »

Une mystérieuse force amplifiait le son de sa voix. On aurait dit qu'elle portait un haut-parleur au creux de sa poitrine.

« Le Saïd, qui c'est ? »

Elle désigna notre parcelle avec une main gantée de caoutchouc rose, fit le signe de croix et leva les yeux au ciel.

« L'ancien locataire !

— Et pourquoi il est parti ? »

Elle traça un trait en travers de son cou et tira la langue avec une mine qui ne laissait pas de doute.

« Ah bon, il est mort... Mais de quoi ? »

Son gant rose tourbillonna en l'air et pointa le fleuve.

« On l'a trouvé un matin sur les berges, raide, couvert de terre, avec de la mousse dans la bouche et sur les mains. Comme si on l'avait enterré vivant et ressorti par erreur. La grimace sur son visage, c'était affreux ! Ça le déformait tellement, on se demandait si c'était vraiment lui. »

Je clignai des yeux pour éloigner la vision qui me traversa l'esprit.

« On n'a pas su ce qui s'était passé ? »

La vieille secoua la tête.

« Depuis, il se passe des choses étranges ici la nuit.

— Quelles choses ?

— On n'aime pas en parler. »

Pendant tout ce temps, la veine d'eau palpitait, ivre d'averse au fond des jardins.

Elle changea de sujet : « T'es pas content d'être là, toi, hein ? » Son regard s'arrêtait sur ma mère, puis sur moi, puis à nouveau sur ma mère, qui s'activait dans la cabane en chantant à tue-tête. J'acquiesçai. Elle me jugea d'un air sévère du haut de ses trois pommes. « Vous, les jeunes, vous passez votre temps sur les téléphones ou à zoner là-bas. » Du menton, elle montra la Cité. Je rentrai les épaules. Elle se détourna, attrapa la bêche qu'elle avait enfoncée dans le sol à côté d'elle et se remit à creuser avec une vivacité étonnante pour un être aussi frêle. Puis, elle s'arrêta d'un coup, se relevant comme un diable hors de sa boîte.

« Comment c'est qu'tu t'appelles ?

— Victor, mais tout le monde m'appelle Totor.

— Moi c'est Colette. »

Elle m'observait.

« Pourquoi tu t'tiens voûté comme ça, t'as pas un ours qui dort sur les épaules ! » Je rougis et piquai du nez. « Et

pourquoi tu caches tes yeux ? Ils ont l'air d'être beaux... On dirait ceux d'un animal sauvage, tiens. Ça doit plaire aux filles. Tu devrais les montrer. Allez, reste pas planté là. Faut aider ta mère ! C'est du travail, un potager, ça oui. Si vous voulez tirer quelque chose, va falloir s'activer. Y a beaucoup de racines. Mais si vous y arrivez, cette terre-là sera généreuse avec vous. » Elle fit le geste de manger avec la main et se remit au travail.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait faire pour « tirer quelque chose » de ce bout de terre, mais j'étais content d'avoir des yeux remarquables, au moins pour ma vieille voisine, à défaut d'intéresser les filles du lycée. Je fis un effort pour me redresser mais ce mouvement me coûta. Quelque chose en moi refusait de se lever. Mon dos résistait, aspiré par le sol.

Un vigoureux miaulement interrompit ma réflexion. Je cherchai l'auteur de l'appel et vis passer entre les rangs de poireaux un chat noir avec une étoile de poils blancs au milieu du poitrail. Ça lui faisait comme une écharpe d'avocat. Il trottnait d'un air allègre et digne. Ses oreilles en pointe dans le prolongement de ses yeux rapprochés lui donnaient l'air sévère, mais avec un bon fond. Il sortit du potager de la voisine, se faufila entre deux piquets de bois et vint s'enrouler entre mes jambes.

« C'est à qui, le chat ? demandai-je en me baissant pour le caresser entre les oreilles. Il ronronna. « À personne et à tout le monde, répondit Colette. C'est un vagabond qui traîne dans les jardins.

— Alors, Totor, qu'est-ce que tu trafiques, tu viens ? »

Depuis la cabane, ma mère s'impatiait. J'enjambai les herbes pour la rejoindre. Elle avait les cheveux ébouriffés et ses yeux brillaient. « Ils ont laissé une brouette, regarde ! » Elle

désigna un tas de rouille posé sur une roue à plat. « Faudra la nettoyer, la réparer et regonfler le pneu. Ce s'ra très utile pour déplacer la terre et créer nos plates-bandes. Et là, j'ai trouvé une faux. » Elle me montra une espèce d'épée, montée sur un long manche de bois avec une poignée grignotée. Elle souriait : « Aitona en avait une. Il m'avait appris à m'en servir mais je sais pas si je pourrai encore. » Elle désigna le flot d'herbes sauvages qui couvrait notre potager : « On va commencer à faucher aujourd'hui. Il pleut plus. L'herbe est pas trop mouillée, ça devrait aller.

— Aujourd'hui ?

— Oui, si on veut manger nos salades cet été et faire notre sauce basquaise pour l'hiver, faut qu'on s'active ! »

À l'intérieur de la cabane, je distinguais une montagne d'objets parmi lesquels un seau percé, un évier cassé, un tuyau de chicha, des pieds de barbecue, des tas de couvertures, des baskets sans semelle et des piles de vêtements sales. Certains semblaient encore mettables si j'en jugeai par l'allure d'un bonnet de laine rouge qui pendait.

« Je reviendrai demain avec des sacs pour trier tout ça. Bien lavées, les couvertures doivent être récupérables, et sans doute quelques vêtements aussi. Cette petite cabane est en bon état même s'il a besoin d'un coup de peinture. On s'en servira pour stocker le matériel de jardinage et les plants. Et puis on apportera aussi une table et des chaises. On pourra manger dehors le soir et le week-end. Tu t'rends compte, Totor ? Ça va nous changer la vie ! Allez viens, on va faire le tour du propriétaire.

— M'an, on n'est pas propriétaires du jardin. »

Elle brandit fièrement une petite clef attachée à un lézard de perles multicolores. « Mais si ! C'est comme si on était chez nous. » Elle m'entraîna vers le prunier et pointa les

boules qui poussaient le long des branches. « Regarde, les bourgeons. Dans une semaine, l'arbre s'ra couvert de fleurs blanches ! » L'eau des herbes imbibait mes baskets et le froid me picotait les doigts de pieds. Je pensai aux aventures qui m'attendaient dans mon jeu, aux étendues verdoyantes que je rêvais de parcourir. Là-bas, la pluie ne mouillait pas, les herbes ne piquaient pas, les fleurs ne fanaient pas. Les coups de poing ne faisaient pas mal. Et pas besoin de faire pousser des légumes pour les personnages, qui ne mangeaient pas.

Ma mère caressa les bourgeons. « Grand-mère cueillait toujours une branche de prunier en fleur au début du printemps. » Elle me montra le ciel : « On est situés plein ouest ! C'est l'agent de la mairie qui l'a dit. On aura du soleil presque toute la journée, sauf en début de matinée quand le soleil se lève là-bas derrière la haie. Ça veut dire que nos tomates vont bien pousser.

— Faudra rajouter du terreau ! » tonna Colette depuis sa parcelle.

Elle agita son gant rose pour saluer ma mère, qui lui répondit en secouant son gant vert. Elle avait retiré sa capuche de pluie. Ses cheveux formaient une auréole grise autour de son visage creusé. La petite femme se baissa pour ramasser une poignée de terre mouillée, la serra et s'avança pour la donner à Béatrice par-dessus la barrière. « La terre est plutôt argileuse ici. Regarde, ça forme une boule quand tu la prends dans les mains. C'est bien mais faudra l'enrichir. Et puis enlever les racines. » La petite femme pointa les arbres qui poussaient au milieu de notre parcelle et le long de la haie : « Là, y a un figuier. On n'arrête pas de couper ce côté-là parce qu'on s'en met plein les chaussures, mais il pousse ! Et là, un mirabellier. L'année dernière, j'ai ramassé plus de trente kilos de mirabelles et les mésanges en ont mangé au moins autant.

J'ai fait des confitures extra. Y m'en reste encore, tiens d'ailleurs. Le secret d'un beau potager, c'est le sol ! Si t'as besoin d'une fourche à bêcher pour arracher les racines, j'en ai une. Et une faucille bien aiguisée pour couper les herbes. Et un pot de prunes aussi pour goûter.

— Merci madame, dit ma mère, la voix pleine de reconnaissance. Elle regardait la terre entre ses mains.

— Tout le monde m'appelle Colette, ici.

— Merci Colette, moi c'est Béatrice.

— Alors, Béatrice, fais gaffe aussi aux nids de guêpes et de frelons. Et aux hérissons, et aux rats. Ça doit grouiller de bestioles là-dedans. » Sur ces paroles, elle planta sa fourche avec énergie dans un tas de terre mêlée de compost.

Galvanisée par son exemple, ma mère attrapa la faux et s'attaqua aux hautes herbes. Avec des gestes mal assurés d'abord, puis plus adroits, elle dégagea l'espace situé devant la cabane. Au bout de vingt minutes, elle s'arrêta, le souffle court, les joues rosies par l'effort. « Ça va, j'ai pas tout oublié ! » Elle allait d'un coin à l'autre du jardin, ramassait les tiges fauchées, s'arrêtait pour admirer les arbres, parlait toute seule. Elle jubilait. Son énergie neuve m'attrapait malgré moi. Je ne me rappelais pas l'avoir vue comme ça depuis la maladie d'Ozan. J'avais les mains glacées, le dos rincé, mais je me sentis soudain réchauffé.

« La faux n'est pas très coupante mais ça marche quand même. Ton père aurait su l'affûter. Il était fort pour ça. » Elle tourna le visage, cherchant l'approbation d'un fantôme à ses côtés. Ses doigts caressaient le manche abîmé de l'outil.

« Pendant que je coupe, toi, tu vas ramasser et nettoyer. »

J'étais sur le point de protester, je n'avais pas prévu de travailler dans le potager pour cette première visite. Mon regard croisa celui de Colette. Elle fronça les sourcils. Je gardai

la bouche fermée. Béatrice me tendit une paire de gants et des bottes : « Mets-les, tu vas attraper la mort avec tes chaussures. » Elle avait tout prévu. « On va garder les orties, ça nous fera une bonne soupe pour ce soir. » Devant ma mine épouvantée, elle ajouta : « T'inquiète, ça pique pas quand c'est cuit. Il doit nous rester un oignon et une pomme de terre, ce s'ra très bon. » Et c'est ainsi que je passai la première journée dans le jardin à ramasser les herbes fauchées, retirer les morceaux de verre brisé, les briques cassées, les déchets plastiques et les grosses pierres qui jonchaient le sol, en râlant.

Je finissais d'empiler un tas de ronces dans la brouette rouillée quand une musique sourde s'éleva des taillis qui bordaient le fleuve. C'était une mélodie entêtante, heurtée par des basses rageuses. Un beat de rap. La tête de Diogo l'Américain émergea, coiffée de son éternelle casquette rouge. Sa silhouette trapue longea les jardins. Il avançait d'un pas rapide, semant autour de lui le bruit de son enceinte calée dans un sac à dos. D'abord je me figeai comme un personnage de jeu vidéo bugué, puis je plongeai pour disparaître au milieu des ronces. Ma mère était toujours occupée à faucher et Colette à bêcher.

J'étais surpris de le voir par ici. D'ordinaire, à partir de midi, lui et sa bande traînaient devant le supermarché de la Cité. Ils restaient assis là toute l'après-midi. Le soir, les cow-boys du ghetto comme ils s'appelaient, faisaient hurler les pneus et chauffer les moteurs de leurs motocross. À partir de vingt et une heures, pile au moment où les mères de famille couchaient les petits, ils se défoulaient de l'énergie du jour accumulée sur leurs plots de béton. La moitié sillonnait les rues et les parkings sur une roue, tandis que l'autre lançait des canettes contre les murs au son des baffles, envoûtés par les

rimes des rappeurs, les vapeurs de l'alcool et l'odeur du shit. Leurs fêtes amères pesaient dans l'atmosphère et faisaient crier les fenêtres. À minuit, la police déboulait en voiture, appelée par les vieilles et les pères de famille en colère. Les cow-boys se dispersaient, la police partait et la troupe revenait. Elle reprenait ses activités jusque tard dans le milieu de la nuit.

« Plus tu rest'ras loin d'eux, mieux ça vaudra ! » disait ma mère.

Avec Momo, quand même, on se cachait pour les regarder défier les lois des flics et de la nature, perchés sur leurs machines infernales. Ils avaient fière allure, ces acrobates, avec leur audace et leur colère dressées. C'était un spectacle.

Je relevai la tête et Diogo m'aperçut. Il me toisa de son regard indéchiffrable et poursuivit son chemin sans prononcer un mot. Il avançait à grandes enjambées vers un objectif connu de lui seul et disparut derrière les bosquets, laissant dans son sillage le refrain de la chanson.

*Bordel, quand on rentre sur la piste
On est venu tiser, claquer du bif
Pas d'embrouille, man, pas de litige
Sinon ça va saigner, est-ce que tu piges¹*

Dans son jardin, Colette cracha par-dessus son épaule. Moi, je songeai à mon sweat trempé, à mes cheveux dégoulinants, à mes gants de jardinage et à l'allure ridicule que ça devait me donner. J'avais le seum.

1. *Boulbi*, Booba, 2006.

« Viens voir, Totor, on a de la vigne ! » Ma mère se trouvait devant un enchevêtrement de branches qui poussaient le long de la barrière. Elle caressa les petites feuilles vert tendre.

« Bientôt, vous pourrez les cueillir ! annonça notre voisine depuis son coin de terre.

— Pour quoi faire ?

— Pour les cuisiner, tiens ! Les feuilles de vigne farcies, c'est délicieux avec du riz. Et celles-là sont bonnes, vous pouvez me faire confiance, le Saïd y traitait son potager aux purins, aux décoctions de plantes et au bicarbonate, c'est tout. »

La petite femme se tourna et hurla à la cantonade :

« Meryem !

— *Evet !* »

Une voix féminine répondit depuis un jardin situé au fond de la parcelle. Trois têtes émergèrent de la marée de végétation, trois jeunes femmes vêtues de gilets sans manches. Celle qui répondait au doux nom de Meryem avait un visage d'homme et un physique costaud avec un gros ventre coulant par-dessus la ceinture comme un camembert trop fait. Le ventre de la deuxième ressemblait à un ballon de football. Il pointait hors de son gilet trop petit pour le contenir. Elle le caressait à travers l'étoffe de sa robe fleurie. La troisième n'avait pas de ventre. Sa tête, libre de toute coiffe, tranchait avec les fichus des deux autres. Ses mèches décolorées, presque blanches, avaient été attachées à la va-vite. Elles formaient une chevelure d'ange blond posée sur des racines de charbon. Contrairement aux deux autres, elle ne portait ni jupe ni couleurs vives, seulement un gilet sans manches rebrodé de fleurs. Un pantalon et un t-shirt noirs moulèrent sa taille fine, terminée par de longues bottes de jardinage qui lui donnaient l'allure d'une guerrière.

La voix forte de Colette s'envola par-dessus les potagers :
« *Merhaba nasılsın ?* »

C'était du turc, la langue parlée par nos voisins de palier, les Yilmaz. La femme au visage d'homme sourit en hochant la tête et répondit d'une voix grave dans la même langue. Notre voisine de jardin enchaîna par une question en désignant ma mère. La dénommée Meryem se lança dans une longue explication ponctuée d'exclamations et de détails à travers les jardins. « Ah, *teşekkürler, teşekkürler...* » fit Colette au bout d'un long moment. Elle traduisit : « Meryem cuisine les meilleures feuilles de vignes farcies du quartier, les fameux dolmas *yaprak sarmasi*. »

La plus jeune des trois sœurs s'avança vers nous. Je reconnus ses longues foulées. Elle ne devait pas avoir plus de dix-huit ans mais son allure dégageait une assurance, une vigueur ancrée dans la terre. Je l'avais croisée plusieurs fois sur le chemin du lycée. Elle marchait souvent seule, le nez au vent, les écouteurs vissés aux oreilles, perdue dans ses pensées.

« Salut, Colette.

— Bonjour, Hawa. Je te présente Béatrice et Victor Sarochar, les nouveaux locataires du potager de Saïd. »

La jeune fille nous observa longuement. Elle prenait son temps. Une ride du lion marquait son front. Ses sourcils noirs encadraient des yeux sombres, cerclés de *liner*. Ils brûlaient doucement, braises allumées au milieu de son visage pointu. Sa peau pâle accrochait la lumière du jour. À la narine et au sourcil, deux piercings affichaient une revendication tranquille. Ils affirmaient que ce corps lui appartenait, marquaient l'entrée d'un territoire autonome. Sur sa poitrine haute, une broche en forme de panthère brillait. Elle avait l'air si sûre d'elle, si libre. Son énergie m'intimidait autant qu'elle me fascinait.

« Salut frère, bienvenue aux Âmes fières ! »

Son sourire me donna l'impression d'avoir réussi un rite de passage. « Pour la Fête des jardins fin mai, on prépare des dolmas. Les feuilles sont tendres. Avec le riz à l'intérieur, c'est trop bon. Vous pourrez venir apprendre la recette avec nous, si vous voulez. »

Ma mère inclina la tête en signe de remerciement. Je remerciai aussi. Je restai méfiant malgré tout sur le goût des feuilles farcies. Le nom ne m'évoquait rien de terrible mais, à choisir, je préférerais ça aux orties.

Mon esprit devait commencer à s'habituer à la jungle potagère, car je distinguai une silhouette sombre dans la serre bricolée au fond du potager de notre voisine. Un jeune homme en sortit, la peau noire comme un tronc brûlé. Depuis combien de temps nous observait-il à travers son abri de plastique ?

« Gadiel ! appelle notre voisine. Arrive, mon garçon, arrête de te cacher et viens donc saluer nos nouveaux voisins. » Grand, à la fois élancé et raide, il s'avança dans le jardin. Il semblait appartenir à une autre réalité, tout entier noué autour d'une blessure invisible. Le vent gonflait les pans de son manteau de marin démodé dont les boutons étincelaient au milieu du vert des poireaux. Avec sa couronne de dreadlocks, ses traits altiers et sa bêche qui ressemblait à un sceptre, il me fit penser au prince d'un des livres d'Ozan Sárochar. Son regard plein d'âmes inquiètes buvait l'air trempé avec la soif d'un damné. Ses sourcils fiers prenaient toute la place dans son visage sculpté. Une vive énergie semblait le tenir en éveil malgré des traces de fatigue.

Ses yeux rencontrèrent les miens et un élan silencieux me traversa. Je risquai un sourire timide. Au bout d'un instant, une éternité, il murmura « salut » d'une voix traversée par

une vibration légère. Son timbre contrastait avec sa haute stature. Quel âge pouvait-il avoir ? Le vent s'était levé. Les nuages avaient l'air d'oiseaux de coton fuyant vers le nord. Les saules géants du fleuve secouaient leurs branches. Une corneille criailla depuis les cimes.

« Allez ! fit ma mère. On a pas toute la journée devant nous. » Et je me remis au travail malgré les ampoules qui perlaient à mes doigts et mon cœur qui battait plus vite, sans raison claire, comme si la Terre s'était déplacée d'un souffle.